
Documents sauvegardés

Mercredi 28 avril 2021 à 20 h 50

1 document

Sommaire

Documents sauvegardés • 1 document

Le Monde

23 avril 2003

Le goût du risque

... ces métiers "à risques" est venue l'habitude d'appivoiser la mort, de la défier pour servir la cause. Et puis il y a les autres. Tous ceux qui prennent des risques ...

3

Le Monde

Nom de la source

Le Monde

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Internationale

Provenance

France

p. 23



Mercredi 23 avril 2003

Le Monde • p. 23 • 772 mots

Le goût du risque

Expériences de survie, recherche de l'exploit, sports de l'extrême, les sujets sont nombreux à faire courir les nouveaux aventuriers

Il y a ceux qui ont choisi d'en faire profession. Pompiers, reporters de guerre, pilotes de course, cascadeurs : avec l'apprentissage de ces métiers "à risques" est venue l'habitude d'apprivoiser la mort, de la défier pour servir la cause. Et puis il y a les autres. Tous ceux qui prennent des risques gratuits, ou apparemment tels. A l'heure où l'on contracte à tout va des "assurances tous risques", où nos sociétés s'interrogent sur le "principe de précaution" - médical, alimentaire, technologique -, ils sont de plus en plus nombreux à goûter les joies du rafting, du saut à l'élastique ou en parachute, de l'escalade et des expériences de "survie" en tout genre. Au point d'intéresser psychologues et sociologues, curieux de comprendre ce paradoxe.

De ces amateurs de frissons qui, en toute lucidité, jouent avec leur sécurité, distinguons tout d'abord ceux qui prennent des risques par "inconscience", tels les grands fumeurs ou les fous du volant, qui vivraient une sorte de flirt mal assumé avec la mort (la sienne, voire celle des autres).

Bien différent est le goût du risque et de l'aventure, qui, de plus en plus, saisit nos sociétés occidentales. Promues par les agences de voyages, médiatisées à

l'extrême, les vacances "intenses" et les compétitions de sport-aventure (raids en 4 × 4, ski hors pistes, courses de survie) sont en plein développement. Jamais la mise à l'épreuve physique et périlleuse n'a eu autant de succès au plan individuel. Jamais on n'a exploré à ce point, par plaisir et souvent au prix fort, les moyens de risquer sa peau.

Pourquoi ? Pour donner à sa vie un sens et une valeur que la société ne lui offre plus. C'est du moins ce que soutient le sociologue David le Breton, professeur à l'université Marc-Bloch (Strasbourg-II) et auteur de *Passions du risque* (Ed. Métailié, 2000).

"Pour bien comprendre la signification sociale et anthropologique des prises de risques, de ce goût nouveau pour l'aventure qui se diffuse à l'ensemble de la population, il faut procéder à une réflexion plus large sur les sociétés occidentales, et notamment sur les formes contemporaines de l'individualisme", estime-t-il. Dans notre époque en manque de repères transcendants - ceux de la religion, par exemple - chacun se retrouve plus ou moins condamné, comme disait Sartre, à "créer ses propres valeurs". Or, quoi de plus susceptible de nourrir le goût de vivre que de défier la mort, maître ultime de l'existence ?

Si la prise de risque vise ainsi "à charmer symboliquement la mort", il n'en s'agit pas moins d'un jeu grave, dont la mort réelle n'est pas exempte. David le Breton le compare à l'ordalie, ancien rite judiciaire qui en appelait au juge-

© 2003 SA Le Monde. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.



Certificat émis le 28 avril 2021 à INSTITUTION-SAINT-JOSEPH-DU-HAVRE à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-20030423-LM-0317683

ment de Dieu **pour** décider de l'innocence ou de la culpabilité d'un homme. **Pour** ce sociologue, l'ordalie moderne ne serait **plus** un rite culturel, mais "un recours individuel qui s'ignore comme tel la plupart du temps, une figure inconsciente à travers laquelle un acteur demande à la mort par l'intermédiaire de la prise de risque si son existence a encore un prix"

Tous, pourtant, n'avons pas la même attirance **pour le** risque. Certains trouvent en eux d'autres ressources créatrices, d'autres moyens de se sentir exister. Pourquoi ceux-ci aspireront-ils au confort et à la tranquillité quand ceux-là n'auront de cesse d'"aller au bout de soi-même", voire de "se dépasser" ? Comment expliquer que ces derniers reviennent comme régénérés de situations extrêmes, aux limites du supportable, quand d'autres s'y perdraient ?

"**Pour le** comprendre, il est nécessaire de remonter à l'enfance, vers les bases de la personnalité où s'enracinent nos capacités, nos devenir et nos destinées", affirme Catherine Reverzy. **Pour** étudier les fondements de la motivation de ses Femmes d'aventure (Ed. Odile Jacob, collection Poches 2003), cette psychiatre formée à la psychanalyse s'est attachée à découvrir l'histoire et la personnalité d'une quinzaine d'exploratrices au parcours exceptionnel.

"J'ai privilégié l'exploit au féminin parce qu'il m'a semblé **plus** surprenant, **plus** neuf que celui des hommes, par ailleurs tout aussi admirable", précise-t-elle. C'est Laurence de la Ferrière, seule sur ses skis vers **le** pôle Sud, Nicole Viloteau, photographe spécialiste des serpents venimeux, Catherine Destivelle, symbole de l'escalade féminine de haut niveau. C'est, **plus** loin de nous,

l'orientaliste Alexandra **David**-Néel, l'aviatrice Jacqueline Auriol ou l'océanologue Anita Conti. Et de toutes jeunes aussi, telle Peggy Bouchet, connue **pour** avoir traversé par deux fois l'Atlantique à la rame.

Où trouvent-elles cette force, cette détermination face au risque ? Bien sur, Catherine Reverzy change ici de niveau, comme l'indique d'emblée **le** sous-titre de son ouvrage (*Du rêve à la réalisation de soi*). Ces femmes, **pour** la plupart, ont consacré leur vie entière à réaliser une passion impétueuse. Franchissant avec courage et confiance les difficiles étapes de l'exploit, elles en sont revenues transformées, riches d'émotions et de leçons de vie. Une expérience sans commune mesure avec celle que recherchent les casse-cou du dimanche.

Mais leur parcours, **pour** être exemplaire, n'en éclaire pas moins l'attrait - ou la peur - que peut exercer sur chacun de nous la perspective du danger. "Notre manière d'être au monde porte l'empreinte du premier lien à la mère", rappelle cette psychiatre **pour** qui y est ancré "**le** penchant **pour** l'aventure risquée, les situations insolites, déstabilisantes, ou au contraire celui **pour** tout ce qui renforce **le** sentiment de sécurité."

Faisant siennes les convictions de Michael Balint (1896-1970), psychanalyste britannique d'origine hongroise, elle reprend deux termes que celui-ci avait forgés : celui d'"ocnophile" **pour** décrire les personnalités qui éprouvent **le** besoin de se cramponner aux objets, et celui de "philobate" **pour** caractériser ceux qui, au contraire, redoutent les obstacles et recherchent les espaces libres.

"Ces mots désignent deux façons d'être dans la vie et avec nos amours", précise-t-elle. Deux tendances complémentaires, enracinées dans notre prime enfance, qui permettent peut-être de cerner pourquoi "nous, les grands, prenons peur ou plaisir à nous aventurer, à nous risquer". Nous **risquer** à quoi ? Au fond, qu'importe ! L'essentiel est **pour** chacun, comme **le** notait Michel Leiris, "**d'oser au moins rompre en un point quelconque le cercle dans lequel la prudence et le respect des usages nous enferment**"

Catherine Vincent